

## Avant-propos

Le Loch Ness est un lac d'eau douce entouré de reliefs montagneux et de forêts, situé dans les Highlands, au nord de l'Écosse. Long de 36,2 kilomètres et d'une largeur maximale de 2,7 kilomètres, il traverse la ville d'Inverness et débouche au nord dans la rivière Ness qui se jette elle-même dans la mer du Nord. Il doit sa célébrité à la légende entourant la présence supposée, dans ses eaux, d'un monstre décrit comme un dragon, un dinosaure ou un serpent de mer. La première évocation de l'animal figure dès le VI<sup>e</sup> siècle dans la biographie du missionnaire irlandais Colomba d'Iona, lequel réussit à effrayer la bête qui se précipitait « avec de grands rugissements et la gueule ouverte » sur l'un de ses disciples qui traversait le loch à la nage.

Cent kilomètres plus au sud, la petite rivière Coe descend depuis la montagne Buachaille Etive Beag et coule jusqu'au village de Glencoe, avant de se jeter dans le Loch Leven, un bras salé du Loch Linnhe.

Les mesures anglaises, lorsqu'elles sont citées par le narrateur, ont été converties en unité française afin de faciliter la lecture.

## LOCH NESS

*Le 1<sup>er</sup> jour, 3 février 1692*

Le soleil se couchait sur la vallée de la Coe.

Au creux du chemin enneigé du hameau de Carnoch, les grenadiers vêtus de tuniques rouges et de hauts-de-chausses jaunes se sont immobilisés devant la grande maison aux croisées de verre et au toit d'ardoise.

Le capitaine Robert Campbell de Glenlyon s'est avancé vers le vieux Alasdair Mclain.

L'officier a demandé l'hospitalité pour ses cent vingt soldats. « La caserne d'Inverlochy est surpeuplée », s'est-il justifié.

Mclain a toisé Glenlyon, son corps modeste couvert d'un manteau à manchettes et d'un pourpoint brodé de fils d'or, ses joues tachées de couperose et ses yeux ronds habités par la crainte que lui inspirait Alasdair Mclain.

À près de 70 ans, le douzième chef des MacDonald était toujours un colosse au regard d'aigle. Il dépassait Glenlyon de deux têtes. Ses longs cheveux blonds étaient coiffés d'une toque plantée de trois plumes de faucon qui le faisait paraître plus imposant encore, un mantelet de peau de taureau clouté de bronze ceignait son torse, un plaid de tartan rouge fixé par une broche d'argent était jeté sur ses épaules, un kilt flottait sur ses cuisses striées de vieilles blessures.

Sa voix a dominé le vent venu du Loch Leven.

« Nos familles se serreront dans leurs fermes et leurs masures pour accueillir vos hommes. »

# 1

*Samedi 13 février 1892*

Dans la lumière mourante, la femme assise en tailleur referma son livre. Elle ramassa la vaisselle en argent du lunch. Son mari déboîta le trépied qu'il avait planté entre deux pierres et le logea dans une mallette de cuir. Dans leur dos, un ballon voltigeait, des pas vifs d'enfant martelaient la terre, des petites exclamations joyeuses retentissaient.

La femme coiffa sa capeline et inspira profondément. Les parfums de tourbe et de pin se mêlaient à l'haleine douceâtre du loch.

—Ce paysage est aussi inquiétant que magnifique.

Son mari coula sur son épouse un regard tendre et s'approcha.

—Dommage que la nuit tombe si vite.

—Nous n'aurons qu'à revenir plus tôt demain.

—C'est ma seule chance de photographier le dragon, plaisanta-t-il. -Dès que la brume se lève, il plonge.

Il la prit dans ses bras.

—Nous pourrions aller au bord de la mer, lundi. N'oublie pas que tu l'as promis à Cedric.

—Je tiendrai ma promesse, mon rendez-vous n'est que jeudi.

Elle accepta son baiser et se dégagea d'un sourire

Des goélands virevoltaient autour d'eux. Le mari leur abandonna un reste de tourte et les regarda se le disputer. L'aigu d'un cri fit sursauter la mère, la balle derrière laquelle courait son fils finit sa course dans le loch. La femme intercepta l'enfant et le serra contre elle. Son mari se déchaussa, retroussa

ses pantalons et entra dans l'eau glacée jusqu'aux genoux. Il rendit le ballon à son fils qui retourna à son jeu.

—Nous n'allons pas tarder à rentrer, lui annonça sa mère.

Le mari se remit à ranger ses affaires. Son épouse rouvrit son livre et renonça à lire, faute de lumière. Elle contempla la surface du loch qu'enserraient les sombres versants de la forêt. Sur l'horizon, le gris du flot attrapait celui du ciel. L'empreinte des oiseaux de mer s'y détachait à peine, un voilier paressait près du rivage.

Plus loin, le point noir d'un canot grossissait.

## 2

*Lundi 15 février 1892*

Gareth Thaur était d'une sale humeur. Le froid n'y était pour rien – le chef constable transpirait sous l'épaisseur de ses habits –, c'est seulement qu'il se désolait de crapahuter dans cette forêt gelée. Pour lui, les combats ne pouvaient se mener qu'en tenue légère, baïonnette au fusil, dans la chaleur, face à l'ennemi. Depuis une heure, il ouvrait la colonne. Son visage était rouge et barbu, sa bouche respirait la hargne :

— Ça ne serait pas la première fois que ce bougre d'Abernathy nous lancerait sur une fausse piste.

Sa canne d'ébène fauchait les fougères et les jeunes troncs. Il soufflait comme un bœuf. Gareth Thaur était trop grand et trop lourd, chacun de ses pas pesait cent kilos. À l'école, le dernier qui l'avait traité de mammoth y avait laissé deux dents. Sa voix d'ancien colonel du 92<sup>e</sup> régiment d'infanterie des Gordon Highlanders effaroucha des corbeaux :

—C'est la jungle ici ! Sergent-chef Abernathy, dépêchez-vous de m'ouvrir le passage !

Dans sa vareuse bleu turquin, Murdoch Abernathy ressemblait à un vieil épouvantail. Son gosier de poulet tressauta.

—Je ne fai-ais que ça, chef constable.

Gareth Thaur rejeta d'un doigt son melon en arrière.

—Sergent-chef Abernathy, êtes-vous certain que nous ne sommes pas perdus ?

—«Plage du Rocher brun » m'a indiqué le braconnier ; nous y serons dans cinq minutes.

Thaur accéléra. Il s'appuyait aux arbres pour respirer et râlait quand des branchages griffaient les épaulettes de sa redingote.

Les taillis se firent moins denses. Les policiers, le légiste et le photographe ralentirent. Le Loch Ness apparut sans prévenir. À perte de vue, les collines couvertes de sapins se précipitaient dans l'eau couleur de tourbe. Le groupe prit pied sur une plage. Terre noire, cailloux visqueux. Sous la brume, la nappe sombre y mourait en vagues courtes. Thaur leva les bras en signe de dépit.

—Je ne vois rien !

Murdoch Abernathy désigna un rocher.

—Derrière...

Le bloc de granit se dressait à hauteur d'homme devant l'empreinte que creusait le flot sur le sable. Une nuée de goélands se dispersa. Thaur cracha sa chique.

—Nom d'un clairon !

Le superintendant Calum McHendrie, second de Thaur, souffla sur ses doigts pour les réchauffer et toussa. De petites mouches noires tournoyaient, cinq pieds au-dessus du sol ; des remugles de viande pourrie coupaient l'odeur de vase. Deux cadavres étaient pendus, tête en bas, côte à côte, dos à la pierre. Les pieds de chacun d'eux étaient liés par une corde dont le nœud de marin était croché sur le sommet du rocher, les visages étaient tournés vers le loch.

L'homme, 40 ans, favoris bien taillés, gilet de satin et bottes de peau. La femme, même âge. La chair d'une de ses joues avait été arrachée, une de ses orbites brisées avait délogé son œil qui paraissait les fixer par en dessous avec effroi. Son chemisier de satin et ses jupes étaient couverts de sang, elle ne portait ni manteau ni soulier. Une profonde morsure barrait le cou de l'homme ; à travers la plaie se devinait la forme claire d'une vertèbre, une aile de son nez pendouillait sur sa pommette, sa face était boursouflée de traces violacées.

Mais c'était autre chose qui réduisait les observateurs au silence. L'homme et la femme étaient manchots.

Leurs bras avaient été grossièrement sectionnés juste en dessous de l'épaule.

La bise rabattait l'infection sur l'arc de cercle que formaient les policiers et les scientifiques autour des victimes. Dans leur saisissement, les expressions conféraient à leur candeur macabre un reste d'humanité ; les corps, non, la mort les avait humiliés. Marionnettes jetées là, grotesques.

Le superintendant Calum McHendrie frissonna.

— Seigneur...

Thaur toisait les cadavres.

— Il y a longtemps que je n'avais pas vu un tel carnage.

— Ça me fait penser à Jack l'Éventreur, dit Abernathy.

Le légiste Rob Glenn caressait sa barbiche.

— L'Éventreur éventrait, il avait certaines connaissances en anatomie humaine, et il ne se fatiguait pas à de telles mises en scène.

La viande des moignons avait subi les assauts avides des goélands. Des oiseaux s'étaient posés près de l'attroupement et revenaient avec l'intention de poursuivre leur festin. Thaur fit tournailler sa canne d'ébène pour les effrayer. Il désigna la plaie sous la pommette de la femme.

— Qu'est-ce, docteur Glenn ?

Le barbichu s'accroupit.

— Une ou plusieurs morsures, je ne saurais dire de quel animal.

Thaur fit glisser ses gros doigts sur l'épaule jusqu'à la pointe brisée de l'os qui affleurait la peau.

— Un sabre ou une hache, non ?

Rob Glenn scruta le moignon.

— Oui... mais je distingue les mêmes lésions que sur la joue.

—Sabre ou hache, et carnivore ?

—Probable.

—Dans quel ordre ?

—L'autopsie nous l'indiquera peut-être.

Thaur remarqua la qualité des nœuds des cordes et poussa un « Eh ! » de surprise. Il entrouvrit les lèvres de la morte puis en tira une bague. Elle était en or et sertie d'une améthyste violet foncé.

—Les initiales « VB » sont gravées à l'intérieur.

—Les assassins ne vou-oulaient pas qu'on la rate, suggéra le sergent-chef Abernathy.

Calum McHendrie en convint, il était aussi déçavé que les morts.

Sur l'autre corps, Thaur décolla d'une des semelles un mince lambeau rigide, pas plus long ni large qu'un ongle.

Le photographe Edward Eliphstone interrompt l'installation de son trépied et s'approcha.

—Puis-je ?

Ce personnage avait une figure barrée d'une moustache de morse parfumée à l'ylang-ylang. Il s'était attifé d'un manteau à col d'astrakan fermé sur un foulard imprimé de hiboux. Il chaussa son œil d'un compte-fils.

—C'est un emballage de film de nitrate de cellulose.

—Comment pouvez-vous en être sûr ? tiqua Thaur.

—L'inscription « Fil oda » est en partie effacée, mais encore lisible sur l'étui.

—Fil oda ?

—Film Kodak. Ce matériau est tout nouveau, il est voué à remplacer les plaques de métal qu'on fixe dans nos boîtiers. Je ne l'ai pas encore utilisé, car il n'est pas arrivé en Écosse, mais je sais que ces pellicules ne sont pas plus grandes que cela.

Il écarta ses index d'une quinzaine de centimètres.

—Comment ce débris a-t-il pu se retrouver sous les semelles de ce malheureux ?



—Il aura traîné chez un spécialiste particulièrement bien équipé, ou alors, il était lui-même photographe. Il se sera procuré cet emballage chez Machan Machar à Édimbourg, ou bien à Londres, ou Paris.

—Des sauvages, marmonna Thaur. La signification de leur geste m'échappe. Y en a-t-il seulement une ?

—J'espère qu'ils étaient morts lorsque les bêtes...

Thaur coupa le superintendant McHendrie et invita le légiste à officier.

—Le décès remonte à trente-six heures, constata le barbichu. Samedi soir, je suppose.

—Soit bien avant que votre témoin voie ces criminels exposer leurs corps ici, dit Thaur à l'attention d'Abernathy. Cinq ou six hommes, a affirmé votre braconnier...

—Un chasseur.

—En plein hiver, on ne chasse pas, on braconne. Quand pourrons-nous le voir ?

—Je le conduirai demain à Inverness vers 11 heures.

—À 9 heures ! Cela passe avant tout le reste ! Dites-moi maintenant si les traits de ces victimes vous rappellent quelqu'un ?

Abernathy se laboura le crâne avec les doigts, la réflexion le faisait loucher.

—Je peux vous dire que des ca-advres, j'en ai déjà vus, mais dans cet état...

—Alors ?

—C'est qu'une dame aussi joli-iment habillée, je l'aurais remarquée.

Rob Glenn céda la place à Edward Eliphstone. Le photographe se couvrit la tête d'un voile noir pour cadrer l'image et régler l'ouverture du diaphragme. Il inséra le châssis dans la chambre de chêne et déclencha.

Le chef constable se tourna vers un homme aux traits réguliers et à la peau mate.

—Et vous, sergent Simons ?

—Ce ne sont pas des gens d'Eigemore ni d'Alsigh. Si vous voulez mon avis, je ne vois pas là qu'ils sont vêtus comme on l'est à Inverness, Édimbourg ou Glasgow.

—Des étrangers ?

—En tout cas, leurs habits n'ont pas été achetés en Écosse.

—Bien observé, Simons. N'aviez-vous pas remarqué ce détail, Abernathy ?

—C'est que je m'y connais guère en vê-êtements, puis j'ai bien du mal à regarder ces malheureux démembrés et défigurés.

—Pfff ! Il y a 20 ans, c'est tous les jours que j'en voyais des corps sans bras, sans jambes ou sans visage ! Du matin au soir, sur les champs de bataille, vous m'entendez ? De la bouillie de soldats et de civils ! On savait qui étaient les coupables : les Afghans, les Zoulous, les Boers, les Derviches... Et croyez-moi qu'on s'en occupait !

En trente ans d'armée, Gareth Thaur, né et grandi au Pays de Galles, avait trucidé au mortier, au revolver, au fusil ou à la baïonnette plus d'hommes qu'il n'en avait salué dans sa vie. Il s'était engagé en Angleterre, avait vécu à Birmingham avec son épouse et leur fille, Marylee, et était devenu officier sur le front du Bhoutan en 1865. Il avait conservé de ses campagnes militaires une inclination pour les êtres âpres et laids. Le combat amochait les hommes en même temps qu'il les érigeait en héros. La grâce lui était devenue suspecte, la beauté était une lâcheté. Même chez les femmes.

La sienne avait suivi un banquier dans sa ville de Londres, alors que lui-même se battait à Khartoum. Sa pire défaite. Rentré du front, il s'était résolu au divorce et avait rempli un an au sein du 71<sup>e</sup> régiment d'infanterie des Fusiliers royaux d'Écosse.

Gareth Thaur ne salua personne en pénétrant dans la grande salle des constables et sergents du commissariat du comté. Il exposa par téléphone la situation au préfet, qui lui rappela que les élections générales avaient lieu six semaines plus tard et lui conseilla d'envoyer un message à Scotland Yard. Ce qu'il fit. Il glissa ensuite la tête dans le bureau qu'occupait son second, Calum McHendrie, à côté du sien, au premier étage. Le superintendant se tira brusquement de son travail.

— Quand nous étions devant ces corps, tout à l'heure, m'est revenue une discussion que j'avais surprise entre mon père et ma mère, il était question du corps d'un homme que les policiers avaient retrouvé en piteux état, défiguré, je crois...

— Pendu par les pieds ?

— J'étais gosse, je ne me souviens que de la réaction horrifiée de ma mère. Je vais sonder les archives...

— Retournez le commissariat s'il le faut, mais faites vite !

— Je ferai de mon mieux, répondit McHendrie avec raideur.

Thaur retint un sourire. Son adjoint, fils de l'ancien chef constable du comté, était trop différent de ce qu'il était lui-même pour qu'il l'apprécie tout à fait. Au moins, reconnaissait-il son sérieux et son sens de la hiérarchie.

Il rappliqua auprès du constable de permanence.

— Vous a-t-on signalé la disparition d'un couple ?

Le planton avait la trouille du chef constable, cela s'entendait.

— Non.

— D'un homme ou d'une femme ?

— Rien.

— Dépêchez un courrier demandant à tous nos postes

autour du Loch Ness s'ils n'ont pas été avertis de la disparition d'un homme, d'une femme ou d'un couple. Pour Fort Augustus, vous pouvez transmettre un message électrique. Et pas plus de douze mots !

De retour à l'étage, Thaur tourna dans son bureau, noircit quelques feuilles jetant les bases d'un plan d'action, descendit ensuite vainement demander au préposé aux transmissions s'il avait reçu des nouvelles, puis il se délesta de sa nervosité sur le superintendant McHendrie :

— Avez-vous commencé à dépoussiérer les archives ?

— J'ai remonté dix volumes du rez-de-chaussée et je viens d'attaquer le premier. S'il y a quelque chose, je trouverai.

McHendrie lui proposa des beignets. C'est sa femme qui les préparait, avec des poires et du sucre vanillé. Thaur refusa – il avait dit un jour que les sucreries étaient des plats de fillettes. Il alla se planter en face d'un râtelier vitré, scellé dans le mur à côté de la cheminée. Un Martini-Henry à baïonnette et canon de 33,22 pouces y était fixé, comme une œuvre. C'était son dernier fusil de colonel. Il ouvrit la vitre et effleura de la main la crosse de noyer. L'irruption du préposé aux transmissions l'interrompit.

— Quelque chose vient d'arriver pour vous.

Thaur saisit un télégramme portant l'en-tête de Scotland Yard : « CID<sup>1</sup> ».

**15 février 1892, 18 heures. Urgent et confidentiel.**  
À l'attention de Mr Gareth Thaur, chef constable comté d'Inverness. Pour faire suite à votre message, vous informe que détaillant Chelsea a vendu films nitrate de cellulose à Mr Walter Brown, professeur université Londres et membre du Light of Dawn' club. Il projetait utilisation voyage région Loch Ness. Son épouse Victoria, née Campbell, 39 ans

---

1. Abréviation de *Criminal Investigation Department* : « Département d'investigation criminelle », traduit de l'anglais.

est paléontologue réputée monde entier, fierté du royaume, élevée dame commandeur ordre de Saint-Michel et Saint-Georges par sa majesté la reine Victoria. Les Brown ont 1 fils, Cedric. Selon voisin, ses parents l'avaient emmené en Écosse, mais amie famille affirme qu'il passait quelques jours chez tante à Newcastle.

Le père de Mr Walter Brown, veuf, ex-doyen université, vivant Brighton informé de situation. Haut commissaire décide compte tenu rang victimes envoi à Inverness détective inspecteur du CID. Accords préfets Londres et Édimbourg. Mr Joe Hackney arrivera demain train 11 h 15.

Londres, William Doffey, chef du département d'investigation criminelle. Metropolitan police. Fin

Une bestiole lui flaira la figure. Ervin revint à lui. Il respirait mal, son corps était courbatu. Le jeune garçon releva la tête. L'animal s'enfuit. *Renard, ragondin*, songea-t-il dans un état second qui lui épargnait la peur. Il prit appui sur ses coudes, vit les pierres polies et les longues herbes qui recouvraient le lit du ru où il reposait. Ervin remua ses membres. Il était entier. Ils ne l'avaient pas attrapé.

Le froid essorait ses chairs. L'enfant colla son dos contre un fagot de branches mortes. Les images des deux dernières journées s'assemblaient par morceaux, toujours hors de son contrôle. Les premières restaient les moins précises. Les coups, des cris, un bateau, la maison, les hurlements, le sang, sa peur, sa fuite, l'eau glaciale... les mots que lui aurait dits sa mère.

Il s'était traîné sur le sable, ses souvenirs s'affinaient. Une lumière dansait dans la brume, sous le clair de lune. Un homme coiffé d'un calot à plume se dressait sur la proue d'un canot, au bout de son bras se balançait un fanal. Derrière lui, les pales des avirons piochaient la surface du loch...

Des sensations lui revenaient. L'humidité du sable, le clapotis des vagues, l'insensibilité cuisante de ses doigts. Ils étreignaient la laine de ses tricots, la toile grise et trempée de ses pantalons, celle bleue à liseré blanc de ses jambières. Il avait ravalé ses larmes, grelottant, s'obligeant à rassembler ses idées. Lutter, fuir, se cacher, ou les hommes le rattraperaient. Le vent lui avait porté la voix qui encourageait les rameurs, ils n'étaient plus qu'à deux encablures du rivage. Il avait étudié les alentours ; les

massifs de pins et de mélèzes dévalaient jusqu'aux rochers battus par le flot. Sur sa droite, la plage tenait les futaies à distance. Il avait appelé à l'aide. Sans espoir. Il savait qu'il ne pourrait compter que sur lui, sur la vivacité de ses 12 ans et la connaissance qu'il avait des abords du loch. Il s'était rué à l'oblique vers le nord-est, vers Eigemore. Il zigzaguait entre les arbres, piétinait les fougères. Le froid entamait sa lucidité. Pas sa volonté. Foncer vers le village, vers sa mère, écarter les branches, ne pas ralentir, ne pas se rendre, il aurait préféré mourir d'épuisement. Sa mère devait être folle d'inquiétude. Elle avait dû partir à sa recherche dans les bois, pousser jusqu'au loch, prévenir le sergent-chef Abernathy peut-être... Il avait perdu l'équilibre, dans le demi-jour, son pied avait cogné une racine, ou bien ses jambes renonçaient à le porter.

Il s'était adossé à un bouleau, au milieu d'un taillis. Son propre halètement couvrait le murmure du vent. Son corps s'était mis à trembler. Il avait ôté le plus épais de ses tricots, l'eau gonflait encore la laine. Il avait pétri ses bras. Cette fausse tiédeur avait délié ses muscles. Ses yeux s'étaient fermés, il les avait rouverts aussitôt, avait tendu l'oreille. Des voix se mêlaient aux bruissements de la forêt. La lueur du fanal brillait au loin.

Il s'était enfoncé dans le brouillard, avait couru au jugé toute la journée, n'avait marqué des pauses que lorsque la fatigue ou les vertiges l'avaient jeté à terre, luttant pour ne pas perdre conscience et rassemblant son peu de force pour reprendre sa fuite dès qu'il entendait ses poursuivants ou apercevait l'éclat de leur torche à travers les arbres. Le froid et la faim le torturaient. Il se rabrouait à haute voix quand il sentait sa vitalité décliner, sa propre voix le bouleversait. Il avait halluciné, vu sa chambre aux murs de plâtre, sa maison rose, sa mère en robe longue, ferme et attentive, comme elle l'était toujours. Il ne se voyait pas aller plus

loin. Les hommes le trouveraient transi et affamé, ils le feraient hurler, comme ils avaient fait hurler les Anglais.

Un dernier sursaut l'avait jeté dans la tranchée.

Il se souvint qu'il faisait nuit encore et que la forêt était calme. Puis plus rien, jusqu'à ce que ce museau frôle sa joue.

Ervin s'allongea à nouveau, se couvrit de feuilles. L'obscurité demeurait immobile et silencieuse. Il pensa aux loups. Il y en avait autour du loch. Sa mère lui avait dit qu'ils n'attaquaient pas les hommes. Le sommeil l'attrapa alors qu'il se demandait s'il était un homme.